Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie

50 | 2015
Varia

Roland Mortier

Pierre Chartier

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/rde/5281>

DOI : 10.4000/rde.5281

ISSN : 1955-2416

Éditeur

Société Diderot

Édition imprimée

Date de publication : 25 novembre 2015

Pagination : 7-13

ISBN : 978-2-9520898-8-3

ISSN : 0769-0886

Référence électronique

Pierre Chartier, « Roland Mortier », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie* [En ligne], 50 | 2015, mis en ligne le 25 novembre 2015, consulté le 31 juillet 2021. URL : <http://journals.openedition.org/rde/5281> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rde.5281>

Propriété intellectuelle

Pierre CHARTIER

Roland Mortier

Roland Mortier s'est éteint le 31 mars 2015 à Bruxelles. La société Diderot perd en lui l'un de ses membres les plus éminents qui, de 1989 à 1997, fut son président. Il avait en effet succédé à Jacques Chouillet, fondateur peu d'années auparavant avec Anne-Marie Chouillet de notre société et de notre revue. Auteur d'articles remarquables dans RDE, il a participé à plusieurs de nos travaux collectifs, comme les colloques internationaux *Les Ennemis de Diderot*, qu'il a co-organisé en 1991, puis, en 1995, *La Matière dans l'Encyclopédie*. Aujourd'hui, la société Diderot tout entière se tient naturellement au premier rang de l'hommage qui lui est rendu.

Roland Mortier est né à Gand le 21 décembre 1920. L'origine et la formation de l'étudiant exceptionnel qu'il fut préfigurent la place qu'il devait occuper dans le monde des études dix-huitiémistes et, plus généralement, dans l'espace intellectuel européen de l'après-guerre. Si son milieu familial est d'expression française, il fait ses humanités en néerlandais à l'Athénée royal d'Anvers. Ce parfait bilingue se familiarise avec l'allemand à l'occasion de vacances passées chez sa grand-mère maternelle dans la frange du Luxembourg belge où l'on use de cette langue. Inscrit à l'université libre de Bruxelles en 1938, il achève en 1942 ses licences de philosophie et de lettres (philologie romane) à l'université de Gand, après que l'université de Bruxelles eut fermé ses portes, refusant de se plier aux exigences de l'occupant.

Son mémoire de licence (plus tard repris, publié et couronné) porte sur les *Archives littéraires de l'Europe*, revue animée entre 1804 et 1808 par des partisans du cosmopolitisme littéraire cherchant sous l'Empire les voies de la « civilisation européenne ». Dès ce moment, encouragé par les conseils éclairés de Gustave Charlier, Roland Mortier se consacre à ce qui toute sa vie fut sa marque propre : les recherches comparatistes, espace où se déploie, non sans débats de toutes sortes, le dialogue entre les cultures. Il consacre sa thèse de doctorat à Charles Vanderbourg, l'un des plus actifs rédacteurs des *Archives littéraires*. Ce travail fut publié en 1955 sous un titre explicite : *Un précurseur de Madame de Staël : Charles Vanderbourg*

(1765-1827). *Sa contribution aux échanges intellectuels à l'aube du XIX^e siècle.*

Alors qu'il est en fonction à Malines dans l'enseignement moyen (celui que nous nommons en français « secondaire »), puis comme assistant et lecteur de français à l'université de Bruxelles, Roland Mortier seconde Gustave Charlier dans ses recherches sur le *Journal encyclopédique*, vulgarisation entre 1750 et 1793, à partir de Liège puis de Bouillon, des idées de l'*Encyclopédie*. C'était se rapprocher de Diderot, de tous les grands esprits des Lumières celui dont il se sentait le plus proche. Il retrouve en lui, portée à l'incandescence, cette capacité d'empathie critique et cette générosité dans la pensée qu'il cultivait pour sa part. Il entreprend alors et mène à bien son œuvre maîtresse, qui devait lui accorder une vaste notoriété : *Diderot en Allemagne*, étude de l'influence du Philosophe sur la pensée et la littérature allemandes entre 1750 et 1850. Cette magistrale thèse d'agrégation à l'enseignement supérieur lui ouvre les portes du professorat universitaire. Elle a été publiée en 1954, traduite en plusieurs langues, rééditée et mise à jour en 1986. Nous y reviendrons.

Roland Mortier succède en 1955 à Gustave Charlier à l'université libre de Bruxelles. Parallèlement à ses tâches d'enseignement, il y poursuit de vastes recherches, où le XVIII^e siècle occupe une place de choix, mais non exclusive ; nous dirions plutôt : majoritaire et directrice. Sans vouloir tout relever, notons sa contribution, portant sur l'« époque philosophique » (1715-1825), à l'*Histoire illustrée des lettres françaises de Belgique* (1958), mais aussi, outre de nombreux articles sur Diderot, dont certains font date (ainsi « Diderot et le problème de l'expressivité : de la pensée au dialogue heuristique », 1961), une réflexion de fond formulée en 1962 sous forme d'une question : *Unité ou scission du siècle des Lumières ?* qui sera reprise et spécifiée en 1969 par *Clartés et ombres du siècle des Lumières : études sur le XVIII^e siècle littéraire*. On notera de même qu'à l'ouvrage intitulé en 1965 *Un adversaire vénitien des Lumières, le comte de Cataneo* fait librement écho, trente ans plus tard, son *Anacharsis Cloots, ou l'utopie foudroyée*. On est frappé par la forte complémentarité de ces travaux. Mais quel en est le sens ?

Sa prédilection est d'abord allée à des entreprises de type journalistique, au meilleur sens du terme, c'est-à-dire s'adressant en fonction d'un projet éditorial élaboré et discuté en commun à l'opinion publique qui l'appelle et doit l'enrichir. Elle s'est conjuguée de plus en plus avec une curiosité affirmée pour des personnalités et des œuvres originales, plus discrètes ou sous-estimées, mais participant elles aussi au mouvement général de la sociabilité lettrée. Diderot est de tous ceux-là le plus impressionnant, le plus créatif. Mais tous méritent l'intérêt du

chercheur. L'éventail très large de ses curiosités, allié à son goût de la synthèse couronnant des dépouillements précis et systématiques, ont ainsi incité Roland Mortier à ne jamais céder à l'anecdotique, encore moins au schématisme ou au dogmatisme jargonnant. Bien au contraire, sa sensibilité à l'humain et son humanisme à vocation universelle s'expriment de concert, avec des inflexions alternées, au fil de ses productions.

On conçoit dès lors que, guidé par la diversité contrastée comme par l'unité visée des Lumières, toujours à questionner, son travail d'historien ne cesse de toucher par quelque côté aux problématiques du présent, révélées par leurs racines. Deux exemples : en 1959 paraît sous sa signature une édition critique intitulée *Un pamphlet jésuite rabelaisant, le Hochebot ou Salmigondis des Folz (1596)*, et en 1962, à l'occasion du centenaire de l'écrivain, une étude sur Maurice Maeterlinck, grand poète belge oscillant entre le rationalisme français et le mysticisme germanique. Le travail de Roland Mortier s'accompagne, on le voit, d'une interrogation continue sur l'histoire de la Belgique au sein de la culture européenne. On comprendra mieux peut-être, par delà la succession des titres, la diversité cohérente de son inspiration et de ses interventions, qu'agrément à l'occasion un soupçon d'humour subliminal ou une touche d'émotion réflexive.

Ainsi : *La poétique des ruines en France : ses origines, ses variations de la Renaissance à Victor Hugo* (1974) ; *Voltaire : les ruses et les rages du pamphlétaire* (1978) ; *L'originalité : une nouvelle catégorie esthétique au siècle des Lumières* (1982) ; *Diderot and the « grand goût » : the prestige of history painting in the 18th century* (1982) ; associé à Michèle Mat, le catalogue de l'exposition *Denis Diderot et son temps*, organisée à la Bibliothèque royale de Belgique en 1985 ; *Le cœur et la raison* (1990) ; en binôme avec Raymond Trousson, son disciple et collègue décédé en 2013, la direction d'un fort utile *Dictionnaire de Diderot* ; ou encore une édition des *Pensées philosophiques* en 1998. Après *Anacharsis Cloots*, on trouve encore *Le Prince d'Albanie. Un aventurier au siècle des Lumières* (2000) ; ou, dans un genre à la fois proche et différent, *Le XVIII^e siècle français au quotidien. Textes tirés des mémoires, des Journaux et des correspondances de l'époque* (2002) ; puis en 2003 *Une voyageuse belge oubliée : Juliette de Robersart (1824-1900)* accompagné en 2006 de *Propos d'amour, de religion, de politique et de littérature. La correspondance entre Louis Veillot et la comtesse Juliette de Robersart (1862-1869)*, ainsi que, la même année, un *Charles-Joseph, Prince de Ligne*, en trois volumes. La bibliographie de Roland Mortier n'est nullement épuisée par cette liste, comme elle continue au-delà de cette date. Cet esprit clair, ouvert et pondéré fut efficace et clair jusqu'au dernier jour.

Membre de l'Académie royale de Langue et de Littérature françaises de Belgique, Roland Mortier fut aussi membre de l'Institut de France, associé étranger à l'Académie des sciences morales et politiques, membre de la British Academy et de l'Academia Europæa, docteur *honoris causa* des universités de Montpellier, de Jérusalem et de Göttingen. Comme les prix dont il fut le lauréat, le prix triennal de la fondation Francqui en 1965, le prix Montaigne en 1983 et le Grand prix de la francophonie, en 2006, ces honneurs internationaux témoignent de la qualité de son influence. Mais rien ne permet mieux d'en juger que la fortune que connut son ouvrage majeur de 1954 auquel nous revenons maintenant, *Diderot en Allemagne (1750-1850)*. Ce retour ne saurait surprendre : quand les œuvres justifient les honneurs, elles vaudront pourtant toujours mieux qu'eux.

Le jeune chercheur qui se lance au cours des années de l'après-guerre dans cette enquête ambitieuse intervient avec une belle audace et un sens très sûr de l'exigence historique. Il lui fallait une grande justesse de jugement et une excellente connaissance d'une problématique complexe – celle, dans une Europe troublée, comme en mue continue, de la montée en puissance, philosophique, scientifique, artistique et littéraire en terres germaniques – pour embrasser tous les aspects de la réception outre-Rhin d'un homme de lettres français mal connu chez lui, longtemps décrié, quand ce n'est pas calomnié, par la critique réactionnaire ou conservatrice. On dira que certains Allemands, tel Lessing, et certains Français, comme Sainte-Beuve, ont salué en des termes proches « la tête la plus allemande » de notre littérature. Heureuse intuition ou formule commode ? Sans éluder le compliment, il fallait balayer toute approximation. Certes, il y a eu rencontre. Mais laquelle, et comment ? Pour affronter cette question vive, Roland Mortier, intellectuel formé au carrefour de plusieurs cultures majeures, venait exactement à son heure. Il était l'homme de la situation.

Son intervention se situe au croisement d'un mouvement et d'un manque. Comme il a partagé le mouvement, il a pu comprendre le manque ; comme il a ressenti le manque, il a pu apporter sa part au mouvement. Au début des années 1950, la réputation de Diderot sort enfin très largement du discrédit. Il ne fallait pas moins qu'une conjonction exceptionnelle pour prendre la mesure complète de ce Protée si longtemps entravé : la reconnaissance plénière d'écrivains, d'artistes et d'hommes de science fort divers, l'intervention décidée de responsables politiques et d'idéologues influents, et enfin le travail patient, cumulatif et plus discriminant des représentants du savoir académique. Favorisant l'interaction de ces communautés qui se recourent sans se recouvrir, le cours dramatique de l'histoire contemporaine a fait le reste.

Au moment dit de la reconstruction, et de l'effort de construction européenne, d'importants ouvrages savants ont été décisifs. Comme ses pairs, Roland Mortier bénéficie au moment où il entre dans la carrière d'un approfondissement indiscutable, mais à étayer davantage, de la connaissance de Diderot dans plusieurs de ses dimensions majeures : comme encyclopédiste s'engageant pour les Lumières, comme penseur étonnamment moderne, en particulier dans les domaines scientifique et esthétique, et comme écrivain non moins moderne à nos yeux. Nous n'évoquerons ici, dans ce travail de révélations combinées, que les grands disparus. Certes Diderot le philosophe, en 1950, n'est pas reconnu dans sa plénitude (ce sera l'une des dimensions de l'œuvre de Jacques Proust de l'arracher à l'accusation d'incohérence brouillonne et de promouvoir le philosophe matérialiste dans toute sa force novatrice) ; le penseur politique et social reste encore largement ignoré (il faudra attendre les dernières décennies du XX^e siècle et les premières années du XXI^e pour que s'ouvre entièrement ce domaine, à peine défriché par quelques intellectuels de haute exigence, marqués ou non par la critique marxiste, tel jadis Bernard Groethuysen) ; pour l'auteur des *Salons* et des écrits sur le goût – sur l'esthétique –, il sortira du clair-obscur grâce notamment aux travaux de Jacques Chouillet ; quant au conteur hors pair, au grand écrivain qui enchante ses lecteurs de tous bords, un Jean Fabre sait dès cette date le célébrer mieux que tout autre dans son édition du *Neveu de Rameau*, discutable mais admirable. Alors qu'Arthur M. Wilson, par sa biographie publiée en deux volets, fait vivement progresser la connaissance de l'homme et du penseur en son temps, c'est Herbert Dieckmann qui, par l'exhumation et la description du fonds Vandeuil, par la pertinence de ses découvertes et de ses analyses, a assuré au cours du troisième quart du XX^e siècle la définitive assomption de Diderot dans l'air raréfié des génies. Au sein de ce concert, auquel bien d'autres se sont heureusement mêlés, Roland Mortier a joué un rôle de premier plan.

Il a su mettre en perspective des registres différenciés, qu'il étudie de manière croisée et redoublée : d'une part les nombreux Allemands, ses contemporains, dont Diderot s'est fait des compagnons et des amis au cours de sa vie (Grimm et d'Holbach étant les plus connus) ou dont il a salué la qualité (comme Winckelmann) ; d'autre part, plus importants encore, les domaines de la vie intellectuelle et artistique où de grands esprits d'outre-Rhin, par ailleurs en opposition les uns contre les autres, ont, du vivant de Diderot puis immédiatement après sa mort, reconnu en lui un modèle et un maître : très tôt le théâtre nouveau (Lessing), ainsi que le travail pour l'*Encyclopédie* et les publications « philosophiques » échappant à la censure (à côté d'*Aufklärer* déclarés, avec des nuances, Herder) ; enfin, un peu plus tard, les

œuvres-phares impubliées, transmises jusqu'à Gotha par l'édition, comme certains contes ou entretiens, ou par la *Correspondance littéraire*, comme l'*Essai sur la peinture* et de nombreux *Salons* (Goethe et Schiller) ainsi que les « romans » (Goethe, Schiller, Friedrich Schlegel pour le Cercle d'Iéna, Hegel, Hoffmann...). On n'oubliera pas le destin extraordinaire de la copie autographe de la *Satire seconde* passant des mains de Klinger à Pétersbourg jusqu'à celles de Goethe à Weimar...

Tout en marquant les limites et les fluctuations de ces admirations, qui se sont accompagnées aussi, bien sûr, de réticences et de détestations, Roland Mortier, le premier, a su montrer de manière articulée et globale en quoi l'usage qui a été fait, entre 1750 et les premières années 1800, de la partie connue des écrits de Diderot en Allemagne a été un moment exceptionnel : l'accent mis sur des œuvres inexistantes ou minimisées ailleurs est à lui seul un événement culturel. L'acuité de la vision de quelques grands esprits, accompagnés de plusieurs autres de moindre envergure, a relayé le « hasard » historique – mais Jacques le fataliste dirait qu'il n'y a pas là, plus qu'ailleurs, de pur hasard. Depuis Paris, Diderot a pu s'adresser sans les connaître à ces relayeurs exceptionnels, qui l'ont élu, qui l'ont découvert ou mieux « inventé », comme on dit de ceux qui ont trouvé un trésor. C'est d'ailleurs le titre de l'ouvrage s'inscrivant dans l'espace ouvert par la thèse de Roland Mortier qu'a publié en 2003 Anna Saada : *Inventer Diderot : les constructions d'un auteur dans l'Allemagne des Lumières*.

Le Diderot que nous connaissons est passé par l'Allemagne, comme l'Allemagne moderne s'est faite, pour une part, en résonance à Diderot, bien ou mal compris. Voilà une certitude. Des personnalités de premier plan ont su, là-bas, se donner et donner à leur patrie en gestation le Diderot que la France, d'abord, a manqué. Mais il y a davantage. Grâce à Roland Mortier, dans ce contexte historique bouillonnant qu'il a su appréhender au plus près, nous avons pu prendre la pleine mesure du rôle de Schiller et de Goethe, traducteurs attentifs et interlocuteurs enthousiastes, comme de celui de Hegel, commentateur inspiré du *Rameaus Neffe*, autrement dit de la version allemande de la satire, « réinventée » par Goethe en « première mondiale ». Ils ont tous trois dépassé, ce faisant, la dimension nationale, aussi importante fût-elle, au profit de la communauté entière des lecteurs, qui leur importait davantage encore, comme elle importait à Diderot.

Voilà, après deux guerres terribles où l'Europe a manqué s'engloutir, ce que Roland Mortier, dans un ouvrage riche, équilibré et lumineux, a apporté au mouvement général en faveur du Philosophe de Langres et en faveur des Lumières. Il a participé ainsi de manière éclatante à leur rayonnement. Saluons le grand livre de Roland Mortier,

fleuron de son œuvre en faveur des valeurs de tolérance, de liberté et d'intelligence qu'a portées au sein de ses contradictions comme de ses convergences la culture européenne moderne.

Pierre CHARTIER